

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

La pauvreté qui, si souvent nous paralyse, n'est pas, cependant, toujours un facteur d'impuissance. Si le trop de biens nous endort et nous pervertit, le manque du nécessaire nous cramponne à la réalité et fait lever les initiatives pratiques qui nous arc-boutent dans la difficulté et mettent en fermentation le levain de l'imagination créatrice.

C'est sous les auspices de cette reconfortante constatation, que je suis partie à la découverte de la substance féconde qui, dans une classe particulièrement difficile, me permettrait de m'orienter comme avec une boussole au large des immensités insondables.

Vingt-cinq élèves, c'est peu en apparence : il reste des vides dans la classe et l'air y entre à profusion. Cependant cette classe est, en réalité, une des plus difficiles que nous ayons jamais eues. Les enfants de 8 à 13 ans, garçons et filles de tous niveaux scolaire, mental, psychique, sont — à l'exception de 4 ou 5 — des caractériels, des instables, incapables de fixer leur attention au-delà de quelques minutes.

3 psychopathes : 1 sourd (11 ans) surnormal, mais violent et très souvent absent. A chaque instant, il se lève, crie — comme sourd, hélas ! — et va écrire au tableau ses protestations véhémentes !

1 rhésus (11 ans) qui, chez nous, apprendra à parler, à marcher, à se servir de ses mains et de sa pensée — raisonnement intérieur très sûr — comportement de retardé — très violent dans ses déceptions.

1 enfant chétif (11 ans), à réactions anarchisantes : toujours en marge des activités communes, toujours s'opposant, critiquant, démolissant comme par plaisir les constructions communes.

6 ou 7 moyens (de 9 à 10 ans) réfractaires à toute étude, à tout effort d'attention, à tout raisonnement logique.

6 petits (7 à 8 ans) très instables, mais curieux — trop curieux, pourrait-on dire...

4 enfants intelligents dont la plus grande ambition est de travailler avec les grands ; pleins de bonne volonté, mais auxquels manque toute base scolaire : orthographe — mécanismes rapides de calcul — explication logique des faits.

5 grands profondément intéressés par toutes connaissances nouvelles, à condition qu'elles ne soient pas scolaires...

J'ai compris tout de suite que ce qui allait nous nuire le plus c'était, par ordre d'importance :

- le bruit, soudain, brutal des psychopates ;
- l'énerverment de la majorité ;
- l'impossibilité de s'astreindre à l'acquisition simplement scolaire ;
- l'anarchie des intérêts particuliers qui, dans une éducation individuelle si nécessaire, risque de s'exacerber jusqu'au désordre.

Ces enfants, tous ardents, passionnés d'expérience, prêts à jouer des coudes, du poing, du pied pour arriver les premiers à cueillir un quelconque butin de choix, sont, à n'en pas douter, malgré quelques apparences péjoratives, tous intelligents et déjà centrés par des techniques de vie très personnelles. C'est à ce petit peuple avide, insatiable et insaisissable, parfois stupidement égoïste dans ses prises sur le réel et souvent si grandement généreux et artiste, que je dois offrir l'orthographe (quel effort !)

le calcul, la géographie, l'histoire et cet innombrable savoir qui chevauche sur ce que nous appelons si pauvrement et si arbitrairement les « disciplines scolaires ».

« La marchandise », vous vous en doutez, ne répond pas, comme l'on dit, à l'attente du client... Et, face à ces visages si mobiles, quand je sens monter vers la vie cette quête de la tendresse qui, peut-être si aisément deviendrait du bonheur, je dois le confesser, « la marchandise » ne répond pas non plus à l'attente de l'éducatrice...

Nous voici cependant, chaque jour, à chaque rentrée, aux prises avec nos devoirs et faisant taire les uns et les autres des impressions personnelles plus ou moins coupables et que Bernard, le petit sourd, résume tout-a-coup d'un cri pathétique devant sa petite valise comblee de biens malencontreusement tombée à terre : — oh ! la barbe ! la barbe !

Il dit cela d'une voix haute et dure, celle qu'il n'entend pas et que, par une sorte de miracle de l'intuition, il sait adapter à la nôtre. Ce juron familier et anodin, que Bernard a appris dans les incidences de la vie communautaire et qu'il applique à si bon escient, est pour nous tous, toujours accompagné d'une surprise teintée de fierté. C'est comme une réussite qui le lie davantage à nous-mêmes, et nous donne le sentiment de la fertilité de nos contacts avec l'enfant emmuré dans sa solitude. C'est le signe d'une entente profonde qui nous unit à lui dans une sorte de gratitude heureuse.

Une crainte m'est venue cependant : que des malins abusent de l'innocence de Bernard — dont la malice est celle d'un bébé de 3 à 4 ans — pour le promener dans des vocables répréhensibles. Mais non, jusqu'ici les initiateurs n'ont point débordé dans les domaines où la bienséance trouverait à redire. Ils mettent, à respecter la sainte ignorance de l'enfant, une sorte de point d'honneur qui engage une haute responsabilité. Tous savent, comme dit Jean-Jacques, qu'« il y a des paroles, mon vieux, que tu te les gardes pour toi seul ! » Si la syntaxe y trouve à redire, du moins la précoce sagesse qui y est incluse, nous enseigne.

Chaque matin, à l'heure où la rentrée va nous imposer l'implacable obligation de la station assise, je laisse les enfants s'habituer peu à peu à la notion de discipline en prenant leur temps pour s'installer. En cet instant de mise en train, ils sont encore eux-mêmes et cette ardeur mal éteinte au fond de leurs regards, est celle, je le sais, qui toujours, m'ouvrira « la voie romaine »... C'est ainsi que l'on appelle chez nous la grande allée par où « s'escaient » ceux qui ont choisi la liberté... et j'ai pour ma part assez d'ingénuité pour croire que la « voie romaine », comme la « voie royale », ne s'ouvre que pour ceux qui savent, en entier, se donner à leurs élans vers la vérité.

Cependant, il ne s'agit point encore de « voie royale ». Le brouhaha s'apaise et, pour calmer les moyens qui, là-bas, sont aux prises avec les détails d'une installation plus que laborieuse, je donne le signal de ce que je pourrais appeler l'ouverture de noire assemblée communiant en cette matinée de novembre.

Sur le rebord de la table de Bernard, j'égrène avec ma règle une modulation qui, lentement, s'annonce vers d'imperceptibles vibrations que les enfants reçoivent oreille tendue et que Bernard recueille béatement de l'extrémité de ses dix doigts.

Nous sommes dans le recueillement du silence. Un instant, nous retenons notre souffle pour aspirer dans leur réalité familière les bruits impondérables des alentours : le clapotement du jet d'eau, le coup de sape du jardinier, le robinet de la cuisine, le chant lilliputien du roitelet dans l'érable géant, la chute d'une feuille durcie sur le ciment lisse...

Au tableau, j'ai écrit : LE SILENCE.

Déjà, tout près de moi, Bernard, le petit sourd, est venu, craie en main, interroger :

— Le silence ? qu'est-ce que c'est ?

Il faut si peu pour faire éclore un drame quand le malheur frôle le front d'un enfant !

Qui donc disait que la morale était comme une discipline nécessaire et haute qui nous élevait ? Nous étions à cet instant de communion dans le malheur de notre infortuné petit ami, tellement au-delà du souci de nos âmes !

(à suivre.)

ELISE FREINET.
